

Chapitre 1

C'est la faute à Rousseau

*« Au récit continu des batailles, des traités, des intrigues,
à l'histoire trépidante des héros, devrait succéder
l'histoire des inconnus de la terre [...] »*

Fernand Braudel

Après saint Augustin, lointain précurseur, c'est surtout à Jean-Jacques Rousseau que l'histoire de vie doit beaucoup. Au XVIII^e siècle, en France, la culture chrétienne poussant à la confession conduit à la naissance de l'autobiographie. Il s'agit d'un phénomène propre à l'Europe, qui a à peine deux siècles d'existence ; ce genre fut longtemps méprisé car l'autobiographie était conçue non comme un récit littéraire mais comme un récit naturel, soucieux d'être vraisemblable.

1.1. Du récit de voyage au récit de vie en voyage

Au cours du XIX^e siècle, des voyageurs ou des aventuriers, commençant à rapporter des récits de vies d'Indiens, donnent naissance aux récits de voyage. Ceux-ci, qui oscillent entre littérature et anthropologie, voient progressivement se transformer leurs modalités énonciatives. Au récit d'exploration d'un monde de moins en moins inconnu se substitue le récit d'une expérience individuelle, qui fait que le récit de voyage glisse vers l'autobiographie dès lors que les péripéties du voyage paraissent s'estomper.

Un peu plus tard, les anthropologues donnent d'ailleurs pour la première fois à un récit de voyage, celui de Paul Radin, un statut scientifique, lorsqu'il publie en 1926 *Crashing Thunder*, l'autobiographie d'un Indien (1926). À la même époque, la littérature commence à s'intéresser aux anonymes, avec

Gustave Flaubert et sa *Madame Bovary* comme chefs de file. C'est aussi à la fin du XIX^e siècle que Sigmund Freud conçoit la théorie psychanalytique et à la même période qu'un grand courant critique à l'égard du positivisme voit le jour en Allemagne.

Au début du XX^e siècle, tous ces phénomènes semblent avoir convergé pour conduire à un fourmillement d'expériences dans la sociologie naissante. Ainsi, entre 1915 et 1930, l'École de Chicago, avec William Thomas et Florian Znaniecki notamment, s'interroge-t-elle sur la difficile intégration des immigrants aux États-Unis et utilise-t-elle des méthodes biographiques. Le second, de retour dans son pays, crée une École polonaise en concurrence avec l'École marxiste de l'institut d'aménagement social de Varsovie. Dans les années 1930, le même courant se développe à Francfort. En 1935, la démarche biographique reçoit une première codification grâce à Jean Dollard dans son livre *Criteria for the Life History* (Ballandier, 1983). En 1937, en Grande-Bretagne, de jeunes intellectuels, issus pour la plupart de la grande bourgeoisie, se regroupent pour donner naissance au *Mass-Observation*, avec pour aspiration de produire un compte rendu radical et alternatif de la vie en Grande-Bretagne.

Après cette belle envolée, la Seconde Guerre mondiale marque un coup d'arrêt à l'histoire de vie. Les sciences sociales se mettant à découper la réalité là où le récit totalise, on l'abandonne. Dans les années 1950-1960, seul Oscar Lewis ose encore avoir recours aux récits de vie pour ses travaux sur la culture de pauvreté, présentés aujourd'hui comme remarquables au demeurant et dont on retiendra notamment *Les Enfants de Sanchez* (1963), autobiographie d'une famille mexicaine. Travaux que l'auteur reniera lui-même quelques années plus tard, estimant qu'après avoir travaillé un certain nombre d'années au niveau de l'analyse de la famille, il était opportun de revenir au niveau plus élevé de l'histoire et de la culture, selon ses propres mots... Du côté de la littérature également, un homme est solitaire, bien que très souvent servi en référence par les défenseurs de l'approche biographique : Jean-Paul Sartre. Et ce, grâce à son idée centrale de la connaissance de l'homme par l'homme.

Il faut attendre 1970 pour que des soubresauts se fassent sentir. Cette année-là, en Angleterre, les fameux écrits de la *Mass-Observation* sont exhumés et recueillis par l'université de Sussex pour devenir, cinq ans plus tard, un fonds d'archives publiques. En même temps, à l'université Laval, à Québec, est lancé un programme de recherche sur la mutation de la société québécoise grâce au recueil d'histoires de vie. Très peu de temps après, Pierre Le Bohec est reconnu comme le premier auteur français à avoir écrit sur l'usage des histoires de vie en éducation, avec son article paru en 1976 et intitulé « Les biographies dans la formation » (Pharo, 1989). À partir de cette date, et surtout entre 1981 et 1986, l'étude biographique en général et l'étude biographique de l'enseignement en particulier fleurissent en abondance.

De nombreuses raisons sont avancées pour expliquer cet engouement : le pouvoir d'intelligibilité plus immédiat, l'attrait du singulier mais aussi les limites et les déterminations occultées des recherches axées sur la preuve, ou encore le souci d'éviter toute simplification.

1.2. L'histoire de vie dans les sciences humaines

La première discipline à s'intéresser aux récits de vie est bien entendu la littérature et notamment son genre le plus proche, à savoir l'autobiographie. Certains pensent que, par sa définition même, l'autobiographie pourrait être conçue comme une expression directe et première, analogue au journal intime, alors qu'elle est en réalité toujours le récit d'une vision du monde déjà accomplie et exprimée. Elle n'est pas non plus un acte où l'on élimine la présence de l'auditeur puisque, si elle comporte certes un dialogue avec soi-même, elle est aussi dialogue avec celui ou celle pour qui, implicitement, on écrit. Henri Desroche, l'un des pionniers de l'histoire de vie, a du reste construit le concept d'autobiographie raisonnée pour montrer qu'il s'agit d'une méthode socratique ou encore d'un véritable art de l'accouchement mental (1989).

S'il apparaît donc évident que l'histoire de vie est très proche de l'autobiographie et de la biographie, une seconde branche du genre littéraire s'y intéresse aussi : la linguistique. Nicole Gueunier (1989, p. 149), une de ses spécialistes, montrant il y a près de 30 ans que la conversation était fondatrice du récit de vie, parlait déjà de co-énonciation et de co-construction, deux termes qui sont désormais repris par tous les praticiens de l'histoire de vie.

Deuxième discipline à avoir accompagné la naissance de l'histoire de vie et à avoir cheminé auprès d'elle ou à distance depuis de longues années : la sociologie. C'est une des sciences où l'on trouve la bibliographie la plus fournie et ce sont souvent ses auteurs qui font référence pour les autres disciplines. Daniel Bertaux est l'un de ceux parmi les plus reconnus dans ce domaine depuis les années 1980, même si Vincent de Gaulejac a exprimé rapidement une critique à l'endroit de la sociologie des récits de vie, considérant qu'elle demeurerait une sociologie classique, à l'objectif cognitif, conférant à celui qui parle un statut d'objet d'investigation.

Dans le champ de l'histoire, la pratique de l'histoire de vie a mis du temps à trouver sa place car elle posait le difficile problème de l'intégration des histoires individuelles dans l'histoire collective et remettait en cause l'histoire majuscule, celle des grands hommes, au profit des gens de peu. Là où le béotien aurait pu croire rencontrer fréquemment la pratique de l'histoire de vie, c'était bien en psychologie. Et pourtant, encore aujourd'hui, ce n'est pas une discipline qui se réfère directement à l'histoire de vie même si, dans les pratiques, il s'agit là d'un passage obligé.

C'est toutefois au croisement entre la psychologie et les sciences de l'éducation qu'une des *praxis* s'y est le plus vite intéressée : celle des conseillers

d'orientation psychologiques. Née d'une problématique souvent rencontrée, à savoir la difficulté qu'éprouvent certains jeunes à construire un projet professionnel lorsqu'ils ne se sont pas approprié leur histoire passée et qu'ils ne parviennent pas à se situer dans le présent, les conseillers d'orientation ont utilisé la pratique de l'arbre généalogique des métiers, l'un des outils désormais classiques de l'histoire de vie en formation. Cela leur permettait déjà de repérer les caractéristiques de la structure familiale et d'émettre une hypothèse à propos du projet parental par rapport à l'enfant mais aussi d'aider les enfants à formuler des aspirations, soit en liaison avec la tradition familiale, soit en rupture. Plus surprenant, certains géographes ont commencé à s'intéresser à cette approche, et notamment les démographes et les chercheurs en géographie sociale, qui ont vu dans l'histoire de vie une solution à certains de leurs problèmes méthodologiques, comme les nouvelles formes de vie commune.

Pour conclure sur ce point, nous observons que, dans les années 1980-1990, c'est-à-dire en pleine explosion de l'approche des histoires de vie, aucun ouvrage spécifique au travail social n'avait encore été publié sur ce thème, ou s'il y en eut, ce fut dans la plus grande confidentialité. On trouvait juste, ici ou là, quelques pratiques de travailleurs sociaux, formés de manière quelque peu isolée, ou quelques mémoires de fin d'études réalisés par des étudiants auxquels des formateurs avaient proposé une initiation à la méthode. En 1990, toutefois, la revue professionnelle *Le groupe familial* (1990) lui consacrait ses colonnes. Cependant, à y regarder de plus près, sur dix-sept articles au total, seuls deux traitaient directement de la pratique des histoires de vie par des travailleurs sociaux. Il faudra attendre les années 2000, soit dix ans plus tard, pour que les histoires de vie commencent à avoir un début de reconnaissance dans le travail social.